

Special Topic / Dossier spécial :
Les belles lettres dangereuses :
Le destin de l'épistolarité littéraire du XVII^e au XIX^e siècle
Textes réunis par Atsuo MORIMOTO

Atsuo MORIMOTO, Introduction : De l'épistolarité kaléidoscopique

I. Enjeux du XVII^e au XVIII^e siècle

Katsuya NAGAMORI, La rhétorique épistolaire des passions dans les *Lettres portugaises*

Raphaëlle BRIN, Repenser les relations économiques ? *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761)

Atsuo MORIMOTO, Esquisse du problème épistolaire chez Rétif de la Bretonne

II. Expérimentations et déclin au XIX^e siècle

Daisuke KATAOKA, Le roman épistolaire et l'expérience de la hauteur : à propos d'*Oberman* de Senancour

Tomoko HASHIMOTO, « Tu m'as trop menti » : poétique de la feintise et de la franchise épistolaires chez Balzac

Claudie BERNARD, La fiction épistolaire en France au XIX^e siècle, déclin et expérimentations

ATSUO MORIMOTO

Introduction
De l'épistolarité kaléidoscopique

S'il y a, pour l'âge classique, des noyaux discursifs où diverses problématiques de l'époque se rencontrent et se recouvrent ou se repoussent, l'épistolarité en est certainement un. La société qui mettait au premier rang la communication orale tenait la lettre pour « conversation entre des absents », promouvant ainsi le sentiment d'immédiateté comme un de ses principes idéologiques. Mais puisqu'elle assume forcément un caractère écrit, une lettre, mal comprise ou qui s'égaré, peut très bien entraver cet échange immédiat. Ainsi l'épistolarité nous montre une certaine ambiguïté qu'il est difficile de saisir dans un cadre plus ou moins rigide.

En effet, les spécialistes dans ce domaine remarquent souvent que le contour en est flou et poreux, capable d'accepter bien des formes dérivées ou hybrides. Il n'y a pas d'identité générique de la lettre, déclare clairement Anne Chamayou¹. La raison en est que, premièrement, la variété que peut assumer le discours épistolaire est considérable : « la lettre se diversifie — roman épistolaire, dialogue philosophique, lettre ouverte, pamphlet, autobiographie, salon esthétique, débat critique —, aussi bien dans les pratiques réelles que dans le champ de la fiction où prolifèrent ces grands romans épistolaires dont la polyphonie fait entendre la pluralité bouillonnante des consciences. » S'il s'agit de la généricité, il faudrait parler plutôt d'« un *hypergenre*² ». Un message épistolaire, par exemple, ne reste pas toujours confidentiel. Il peut être public pour exposer une réflexion philosophique ou susciter une discussion vive : que l'on pense à ces textes, pour ne citer que ceux-ci, tels que *Les Provinciales* (1656-1657), *Lettres philosophiques* (1734) et *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749).

¹ Anne Chamayou, *L'esprit de la lettre (xviii^e siècle)*, Presses universitaires de France, 1999, p. 3-4.

² Brigitte Diaz, *L'épistolaire ou la pensée nomade, formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au xix^e siècle*, Presses Universitaires de France, 2002, p. 43 et p. 245. On constate ce point à maintes reprises, mais nous nous bornons à citer ces deux affirmations : « la lettre cesse d'être un genre », et « n'ayant aucune forme préétablie, aucun modèle absolu, elle est capable de se plier à tous les usages, de s'adapter à tous les besoins, de tout exprimer » ; « Ce n'est pas un hasard si le siècle qui a inventé la liberté, a aussi inventé la lettre. » (Georges May, « La littérature épistolaire date-t-elle du xviii^e siècle ? », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, vol. LVI, 1967, p. 839) ; « [Le discours épistolaire] se diversifie en un certain nombre de *genres de discours* : lettre ouverte, lettre publicitaire, lettre privée, etc., eux-mêmes divisés en sous-genres : par exemple, pour la catégorie du privé, lettre amoureuse, amicale ou familiale. » (Jürgen Siess, « Introduction », in *La Lettre entre réel et fiction*, SEDES, 1998, p. 7)

INTRODUCTION

Deuxièmement, la lettre est moins une catégorie bien définie qu'un mouvement qui couple plusieurs catégories opposées³. En ce qui concerne celle de *privé/public* qui nous occupe ici, il s'agit d'un certain brouillage de la frontière, ambiguïté qui transforme parfois des lettres confidentielles en correspondance publiée. Une lettre adressée à une personne particulière, si elle excelle en qualité, pouvait être lue et discutée dans un salon, celui de Mme du Deffand, par exemple⁴. Mme de Sévigné au xvii^e siècle, Voltaire, Rousseau ou Diderot au xviii^e siècle, étaient tous bien conscients que leurs lettres seraient « partagées par leurs destinataires avec un cercle plus ou moins étendu ». Le partage ne reste pas au niveau oral comme dans un salon, mais il se fait aussi à travers la publication. Il est très significatif dans cette perspective que, concernant certaines lettres personnelles de Diderot, entre autres celles adressées à Sophie Volland, on considère que leur place a été prévue dans les Œuvres complètes préparées par l'auteur lui-même. Elles sont donc « de véritables œuvres »⁵.

Cette ambiguïté catégorielle épistolaire se trouve aussi à d'autres niveaux. On cite souvent La Bruyère, qui remarque dans la lettre féminine la justesse du choix des termes et l'« enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens⁶ ». Mme de Sévigné est sans aucun doute l'emblème de ce style *naturel* épistolaire, et celui-ci renvoie ici à la *féminité*, parce que, selon un certain présupposé de l'époque, les femmes étaient censées être « au plus près de la nature »⁷. Mais dans un

³ Contentons-nous de citer les formules de deux spécialistes : « la lettre poserait comme inséparables des effets pourtant contradictoires : le désir de l'autre et la tentation du repli ; la transparence et le secret ; l'élan vers la rencontre et l'attente immobile face au miroir de l'écriture ; la relation interpersonnelle et l'appel de la pluralité sociale ; la parole et le texte ; l'impression de la vie même et de secrètes œuvres de mort. » (Chamayou, *op. cit.*, p. 126-127) ; « Incapables d'assigner une essence stable à ce genre infidèle à lui-même, les théories de la lettre ont essayé de le circonscrire dans des réseaux d'oppositions binaires : éloquence/naturel ; socialité/intimité ; masculin/féminin ; surface/profondeur ; légèreté/pensée ; littéraire/ordinaire ; communication/repli sur soi... » (Diaz, *op. cit.*, p. 64-65). Quant à Marie-Claire Grassi, elle articule un de ses chapitres sur les oppositions littéraire/ordinaire, norme/spontanéité, présence/absence, permis/interdit, individu/société (*Lire l'épistolaire*, Dunod, 1998, p. 3-8).

⁴ Peter Conroy, « Real Fiction: Authenticity in the French Epistolary Novel », *Romantic Review*, vol. 72, n° 4, 1981, p. 413.

⁵ May, *art. cit.*, p. 837-838. Yves Benot, « Diderot épistolier : de ses lettres à ses livres », *La Pensée*, n° 99, septembre-octobre 1961, p. 99.

⁶ La Bruyère, « Des ouvrages de l'esprit », 37, *Les Caractères ou les mœurs de ce siècle*, in *Œuvres complètes*, édition établie et annotée par Julien Benda, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 76.

⁷ Isabelle Landy-Houillon, « Introduction », *Lettres portugaises, Lettres d'une péruvienne et autres romans d'amour par lettres*, textes établis, présentés et annotés par Bernard Bray et Isabelle Landy-Houillon, GF Flammarion, 1983, p. 19.

autre contexte, ce n'est pas leur apanage que la naturalité. Ainsi l'épistolier d'*Obermann* (1804) revendique un certain « abandon » pour les lettres où « des amis se parlent [...] pour se dire tout ce qui leur vient en tête⁸ » : c'est le lieu de la *sincérité* par laquelle le soliloque et le dialogue peuvent à la limite se recouvrir parfaitement⁹. S'il y a paradoxe, c'est que l'on a en même temps toujours besoin des manuels (« secrétaires ») et des recueils de lettres exemplaires. Même le style sévignéen fut consacré comme une sorte de canon.

À ce paradoxe *spontanéité/norme* s'ajoute celui de *réel/fictif*, et ce point attire notre attention d'autant plus qu'il concerne la littérature. La ligne de démarcation est ici comme ailleurs floue, et ce depuis le moment même de la naissance du roman épistolaire, qui se situe pour la France dans la seconde moitié du xvii^e siècle. On considérerait en effet les *Lettres portugaises* (1669), œuvre fictive de Guilleragues qui avait reproduit et perfectionnait en quelque sorte la dixième *Héroïde* d'Ovide (l'épître d'Ariane à l'infidèle Thésée), comme autant de lettres authentiques : leur piquant pour le public de l'époque venait précisément de ce qu'elles auraient été écrites par une « véritable » religieuse abandonnée par un amant infidèle. Il est très significatif alors que les *Lettres portugaises* se voient « récupérées » en 1698 dans le recueil de modèles épistolaires de Pierre Richelet, *Les plus belles lettres françaises sur toutes sortes de sujets, tirées des meilleurs auteurs, avec des notes*, alors que les missives (à Babet et de Babet) qui constituent aujourd'hui les *Lettres de Babet*, autre premier roman épistolaire en France, étaient à l'origine réparties tout au long du recueil de modèles épistolaires d'Edme Boursault, *Lettres de respect, d'obligation et d'amour*, publié en 1669 : c'est à partir de la deuxième édition de 1683 que ces lettres constituent l'unité d'une véritable correspondance, qu'on pourrait tenir pour un roman épistolaire¹⁰.

L'ambivalence autour de l'authenticité culmine, on le sait bien, dans la seconde préface en forme de dialogue de *Julie ou la nouvelle Héloïse* (1761). À l'interlocuteur qui, insistant sur la vieille dichotomie *réel/fictif*, demande si « cette correspondance est [...] réelle, ou si c'est une fiction », « R » répond : « Pour dire si un livre est bon ou mauvais,

⁸ Senancour, *Obermann*, édition présentée et annotée par Jean-Maurice Monnoyer, Gallimard, « Folio », 1984, lettre 3, p. 72.

⁹ « Tout ce qui me passe par la tête, tout ce que je dirais en jasant, je l'écris si l'occasion se présente : mais tout ce que je pense, tout ce que je sens, je vous l'écris nécessairement ; c'est un besoin pour moi. » (*ibid.*, lettre 37, p. 175)

¹⁰ Cf. *Lettres portugaises, Lettres d'une péruvienne et autres romans d'amour par lettres*, *op. cit.*, p. 60, 22-23 et 103-105. Les cinq textes, plus ou moins remaniés, des *Lettres portugaises* constituent une partie importante de la section intitulée « Lettres passionnées » (Pierre Richelet, *Les plus belles lettres françaises sur toutes sortes de sujets, tirées des meilleurs Auteurs, avec des notes*, Michel Brunet, 1698, t. I, p. 144-186).

INTRODUCTION

qu'importe de savoir comment on l'a fait ?¹¹ » Il s'agit, comme le remarque Lucia Omacini, d'une nouvelle « vérité intérieure », celle « du “ dire ”, sans référence externe, une illusion émanant exclusivement de l'écriture », où la fiction ne signifie plus un mensonge¹². Cette sensibilité inouïe ne devrait pourtant pas être considérée uniquement au niveau textuel, mais se rattacher à la pratique du salon mondain que nous avons évoquée tout à l'heure : à travers la lecture collective de lettres réelles et la conversation qui la suit, les gens cultivent une conscience critique de lecteur, qui leur servira quand ils lisent un roman épistolaire, et à laquelle un écrivain doit faire référence quand il en écrit un¹³.

Or, l'ambiguïté épistolaire se trouve peut-être le plus essentiellement dans ce rapport que trame la lettre avec la littérature. Si la correspondance comme « conversation entre des absents » était une pratique étroitement liée au salon, et si l'épanouissement du roman épistolaire aux XVII^e et XVIII^e siècles reflète sans aucun doute la sensibilité esthétique de l'âge classique, il y a dans la lettre quelque chose d'inquiétant pour la poétique classique. Le roman épistolaire, en effet, en déstabilise l'essentiel par son aspect fragmentaire « [focalisant] la vision sur ce qui est marginal, accidentel et subjectif », pour préfigurer en quelque sorte l'idée des Romantiques allemands. Comme l'avance Omacini, l'analogie proposée par Huet, qui compare à « un corps parfait » le roman dont l'action principale est « le chef » et les actions subordonnées sont « les membres » — les œuvres qui ne suivent pas cette règle seraient un monstre —, ne s'adapte donc pas au roman par lettres, lequel dépasse largement, surtout lorsqu'il est polyphonique, cette sorte de systématisation rigide¹⁴.

Le rapport au destinataire peut aussi dépasser, par sa nature même, l'idée classique de conversation naturelle et sincère afin de devenir l'emblème de la littérature au sens moderne du terme. Le noyau même de l'épistolarité, à savoir l'expédition d'un texte à un autre, reste le même, mais il s'agit maintenant de la lettre adressée, non plus aux vivants, mais aux morts ou à l'absence même du destinataire. Vincent Kaufmann, dans son

¹¹ Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la nouvelle Héloïse*, in *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, t. II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, p. 11.

¹² Lucia Omacini, *Le roman épistolaire français au tournant des Lumières*, Honoré Champion, 2003, p. 21.

¹³ Conroy, *art. cit.*, p. 413. Voir aussi le livre de Beebee. Citant cet article, il critique l'argument basé sur l'autonomie du texte littéraire, avancé par Bernard Bray ou Laurent Versini : Thomas O. Beebee, *Epistolary Fiction in Europe, 1500-1850*, Cambridge University Press, 1999, p. 5-7.

¹⁴ Omacini, *op. cit.*, p. 181 et 195 ; *Lettre-traité de Pierre-Daniel Huet sur l'origine des romans*, édition du tricentenaire, 1669-1969, édité par Fabienne Gégou, Nizet, 1971, p. 87. Chamayou considère aussi comme « un signe de modernité littéraire » la discontinuité et l'intermittence que rend possible la forme épistolaire (*op. cit.*, p. 160).

livre qui traite des lettres des écrivains tels que Kafka, Baudelaire, Flaubert, Mallarmé, Valéry, Rilke ou Artaud, y voit un processus d'impersonnalisation à travers lequel ils « œuvrent [...] pour s'opérer de ce qu'il y a d'humain en eux [...], de la parole, en tant qu'elle est instrument de communication avec autrui », et c'est « dans l'espace ainsi créé » qu'« [apparaît] la fiction ». Il y a donc, toujours selon Kaufmann, une « profonde affinité de l'épistolaire avec le discours littéraire proprement dit, que l'on peut définir minimalement comme n'étant jamais adressé à un autre en particulier, comme se produisant toujours sur fond de disparition ou de destruction de l'autre [...]. Le discours littéraire procède d'un savoir-parler aux morts¹⁵. »

C'est dire que la lettre perd ici la valeur d'une parole en acte¹⁶. Si, comme le remarque Jacques Rancière, la poétique classique se fonde sur un certain état *actif* de parole dans lequel une énonciation s'adresse à un destinataire défini afin de provoquer un effet, cette perte indique aussi l'émergence de la littérature moderne, où la parole devient une « lettre errante »¹⁷. Et à la *lettre adressée aux morts*, mise en relief par Kaufmann qui se réfère à une phrase de Jacques Derrida¹⁸, nous aimerions bien ajouter ce cas inverse de *lettre qu'adresse un mort* que nous trouvons dans *Les Posthumes* (1802) de Rétif de La Bretonne comme emblème de la modernité littéraire, puisque celle-ci montre une écriture sans origine. Ce changement épistémique est sans aucun doute corrélatif au développement au XIX^e siècle de la culture de l'imprimé : l'échange des paroles vivantes et la correspondance comme « conversations entre des absents » cèdent relativement la place à l'écriture.

L'épistolarité est ainsi ce lieu ambigu où se croisent bien des catégories diamétralement opposées, dont entre autres celles de poétique classique et de littérature moderne. Les belles-lettres, textes « littéraires » des XVII^e et XVIII^e siècles, y peuvent se trouver en crise, à cause précisément de cette équivoque épistolaire qui en altère le principe en un autre complètement différent et même nuisible pour elles. Cet autre principe, on l'appelle « la littérature ». Si l'on nous permet un jeu de mot, il s'agit toujours de belles lettres (sans trait d'union), parce que ce sont des productions littéraires dont on discute la qualité, mais dans la mesure où la littérature moderne détruit la poétique classique, elles sont dangereuses aussi pour celle-ci : on dirait que les belles-lettres classiques contiennent de

¹⁵ Vincent Kaufmann, *L'équivoque épistolaire*, Éditions de Minuit, 1990, p. 10, 24 et 148. Chamayou salue « l'approche novatrice » de ce livre (*op. cit.*, p. 176).

¹⁶ « [...] une sorte de point de fuite où la valeur de parole de la langue serait neutralisée, où parler n'entraînerait plus d'effet ou de passage à l'acte. » (Kaufmann, *op. cit.*, p. 76)

¹⁷ Jacques Rancière, *La Parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Hachette, 1998, p. 28 ; *Politique de la littérature*, Galilée, 2007, p. 20-21.

¹⁸ Kaufmann, *op. cit.*, p. 135. Jacques Derrida, *La Carte postale*, Flammarion, 1980, p. 39 (« j'écris pour des destinataires morts »).

INTRODUCTION

belles lettres dangereuses. Si notre dossier s'intitule ainsi, c'est donc pour reconsidérer, à travers l'analyse de quelques cas précis, l'émergence, le développement et le déclin de l'épistolarité sur fond de cette mutation historique littéraire, tout en rendant en même temps hommage au chef-d'œuvre de Laclos.

Bien des études ont été accumulées jusqu'à présent dans le domaine, mais il apparaît qu'il reste encore maints sujets à traiter, parce que l'étude de tel ou tel auteur particulier — nous pensons entre autres à celle de Rétif de La Bretonne — s'est approfondie sensiblement depuis la synthèse de Jean Rousset, de Laurent Versini¹⁹ ou d'autres chercheurs cités plus haut, ce qui laisse légitimement supposer l'émergence de nouveaux aspects. Mais c'est aussi pour une autre raison, qui est cette fois *immanente* à la nature même de l'épistolarité évoquée tout au long de la présente introduction : la variété de forme presque infinie que peut assumer la lettre. Ainsi, afin de la décrire, Beebee parle d'« une forme protéenne », et, en l'assimilant à « un objet métissé », Brigitte Diaz, quant à elle, y discerne une « pensée nomade »²⁰. Schématiquement parlant, la lettre peut être tenue, selon elle, pour un *document* (d'archives), un *texte* (esthétique), un *discours* (« conversation entre des absents ») ou enfin un *faire* (action qui vise à un effet). Sans aucune intention de critique ni de systématisation exhaustive, nous aimerions bien en classer les fonctions de manière suivante : 1) reportage, rapport, 2) commentaires critiques, 3) confession confidentielle, 4) faire, action, 5) pièces justificatives (pour la société ou la postérité), 6) exemples (qui montrent la vertu ou le vice des personnages)²¹.

Il va sans dire que la classification se diversifie selon la perspective de chaque chercheur. L'important ne réside peut-être pas là. Il faudrait plutôt remarquer ce fait tout simple qu'une lettre ne s'identifie jamais parfaitement à une de ces fonctions, qu'il est impossible d'imaginer, par exemple, une lettre qui n'est en soi qu'une confession, mais que la lettre change de visage suivant le contexte où elle est mise : une lettre de séduction ou de confession, une fois arrachées du milieu originel d'énonciation, peuvent très bien perdre leur valeur d'action pour devenir un exemple qui montre le vice de l'épistolier ou une pièce justificative qui prouve sa sincérité. Si l'on évoque l'image de Protée ou du nomade, disons pour notre part qu'il y a ce qu'on pourrait appeler « l'épistolarité kaléidos-

¹⁹ Jean Rousset, « Une forme littéraire : le roman par lettres », in *Forme et signification*, José Corti, 1962, p. 65-108. Laurent Versini, *Le Roman épistolaire*, Presses Universitaires de France, 1979.

²⁰ Beebee, *op. cit.*, p. 3. Diaz, *op. cit.*, p. 48 *sqq.* et p. 246. Cf. : « L'épistolaire est un objet littéraire flou, susceptible de répondre à tous les désirs, de s'adapter à tous les discours, de chanter sur toutes les harmonies. » (*ibid.*, p. 64)

²¹ Peut-être la tripartition que propose Frédéric Calas pour la lettre privée (lettre-reportage, lettre d'amour et lettre-confiance) devrait être plus détaillée (*Le roman épistolaire*, Nathan, 1996, p. 15). Pour ces diverses fonctions, voir aussi mon article dans le recueil.

ATSUO MORIMOTO

copique », qui sert pour ainsi dire de lieu virtuel de combinatoire permettant à une lettre d'assumer plusieurs fonctions²². Cette variabilité presque infinie rend difficile mais digne d'effort l'étude de l'épistolarité.

*

Ce dossier présente les actes du colloque international franco-japonais, *Les belles lettres dangereuses : le destin de l'épistolarité littéraire du XVII^e au XIX^e siècle*, organisé les 28 et 29 août 2022 à l'Institut de Recherches en Sciences humaines de l'Université de Kyoto. Je tiens à remercier tous les intervenants d'avoir bien voulu y participer et partager le fruit de leur réflexion, particulièrement Raphaëlle Brin (École normale supérieure de Lyon) et Claudie Bernard (New York University) qui ont eu l'amabilité de venir au Japon malgré la situation sanitaire encore délicate. Le colloque était initialement prévu pour 2019, puis reporté à 2020, mais nous avons été obligés de l'annuler à cause du covid-19. Je me réjouis donc vivement que nous ayons pu enfin nous réunir à Kyoto afin d'échanger nos vues sur le roman épistolaire. Les circonstances ont malheureusement empêché Kenta Ohji et Raphaëlle Brin de présenter ici les textes issus de leurs communications (respectivement, « Les *Lettres persanes*, ou les malheurs de la vertu selon Montesquieu » et « “ Ce n'est plus une lettre, c'est un livre ” : *La Religieuse* de Diderot aux marges du genre épistolaire »). Ils paraîtront dans le prochain numéro de *Zinbun*. Par contre, Raphaëlle Brin nous a gentiment permis d'insérer celui de sa conférence donnée le 2 septembre à l'Université de Kyoto. Qu'elle trouve ici l'expression de notre gratitude.

Atsuo MORIMOTO

²² Dans une perspective autre que la nôtre, Laurent Versini évoque aussi l'aspect kaléidoscopique du roman épistolaire qui consiste à « [donner] de chaque événement [...] [des] récits ou descriptions contradictoires ou complémentaires » (*op. cit.*, p. 140).

Institut de Recherches en Sciences humaines, Université de Kyoto
E-mail: morimoto.atsuo.4m@kyoto-u.ac.jp